

# HISTOIRE DE L'HÔPITAL D'ANCENIS

Pierre BOQUIEN\*

*Est-il beaucoup d'Anceniens à s'être interrogés sur le baron Geoffroy dont le nom a été donné à l'une des rues de leur petite ville ? Francis Robert dont le buste domine le passage sous la voie ferrée et dont l'une des avenues de leur cité porte le nom, est certes en général un peu mieux connu. Tous deux partagent pourtant une même notoriété, celle de bienfaiteurs de la ville, le premier étant le fondateur de l'Hôpital à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, le second lui ayant donné un nouveau souffle par un legs considérable au début du XX<sup>ème</sup> siècle.*

Six cents ans se sont écoulés entre les interventions de ces deux personnages. Après eux le XX<sup>ème</sup> siècle peut revendiquer le changement du site, la construction des nouveaux bâtiments et la transformation des structures qui ont fait de cet Hôpital de proximité un établissement moderne adapté aux besoins de la population d'une région qui déborde très largement l'agglomération ancennienne.

On ne pourrait prétendre broser cette longue histoire en quelques pages de cette revue ; on doit à des historiens comme Léon Maître et Emilien Maillard d'avoir, au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, exploité les archives ; nous essaierons donc en reprenant l'article du Père Jahan, <sup>(2)</sup> ancien aumônier de l'établissement, paru dans les Annales de Nantes et du Pays Nantais en 1975 (à qui nous avons emprunté de larges extraits), de faire un relevé des différents événements survenus depuis la fondation de l'Hôpital jusqu'à nos jours et d'en établir la chronologie, tout en étant conscients que chaque période de cette longue histoire mériterait une étude plus approfondie.

C'est dans cet esprit que Jean-Philippe Hesse a bien voulu, à notre demande, reprendre un travail qu'il avait publié il y a quelques années dans un ouvrage collectif d'Histoire du Droit Social sous le titre : « Un Hôpital de province au temps du Grand Renfermement 1680-1709 » et l'adapter pour nos lecteurs, il a droit de ce fait à toute notre reconnaissance, et que Micheline Bouhyer a retracé dans cette même revue l'histoire de l'illustre Ancennien que fut Francis Robert.



A La Paroisse C Les Ursulines  
B Les Cordeliers D Le Château

VUE D'ANCENIS, Ville de la Bretagne,  
telle qu'elle était l'An 1655

E L'Hôpital et Communauté  
G Le Port H Rocher

Bibliothèque Nationale, Département des Estampes et de la Photographie Ancienne (Cote : Va 44)

## L'AUMÔNERIE - MAISON-DIEU D'ANCENIS

C'est sous ce vocable que fut fondé le premier hôpital le 15 mai 1297 par le baron Geoffroy, seigneur d'Ancenis, cinquième du nom.

Voulant faire participer les pauvres à ses dernières dispositions, il réunit autour de lui son épouse Aliénor, son fils aîné Geoffroy et les principaux dignitaires de sa cour : Guillaume de Marcillé, seigneur des legs, le comte d'Arnes, Jehan Dardenne, Pierre de Ponton et plusieurs autres. Le testament qu'il dicta en leur présence est l'acte fondateur de l'Aumônerie d'Ancenis.

Le 10 août 1315, le fils du testateur, Geoffroy VI, ratifia toutes les dispositions testamentaires de son père :

*« Sachent tous que en nostre cour d'Ancenis, nous avons vu, tenu et lu, mot après mot, une lettre, touchant la fondation de l'Aumosnerie et Hostel-Dieu du dit lieu d'Ancenis, scellée de cire verte, enlacée de soy saines et entières, en scel et escripture desquelles la teneur ensuult, à tous ceux qui véront et auront ces présentes lettres.*

*Geoffroy, seigneur d'Ancenis, chevalier, Salut en Notre Seigneur, Sachent tous, présens et advenir, que j'ai vu et regardé diligemment le testament ou dernière vollonté de Monsieur Geoffroy jadis Seigneur d'Ancenis, mon cher Père, non cancellé, non abolité, ne en aulcune partye corompu, qui se commence en telle manière : « In nomine Patris etc... j'ay, Geoffroy Seigneur de Ancenis, chevalier, sain de pensée et de propos, en bonne mémoire, considérant qu'il n'est nulle chose plus certaine que la mort et nulle chose plus incertaine que l'heure de la mort et, pour ce, voulant pourvoir au salut de mon âme, faict et ordonne mon testament et ma dernière vollonté, et devise de mes choses en la manière qui ensuult...*

*Je veuil et commande que pour le salut de mon âme et de Aliénor ma compaigne et de mes ancestres et de mes hoirs<sup>(3)</sup> et espécialement de Geoffroy mon fils et mon hoir, qui la face faire et establir, en la ville de Ancenis, de mes biens, une Maison-Dieu à recepvoir et herbreger les pauvres et spassans, une nuict et les pauvres malades qui ils vouldront herbreger et pourvoir jusques à ce qu'ils soient suffisamment garis<sup>(3)</sup> et que ils s'en puissent aller.*

*« Et à iceulx, pour pourvoir et soustenir et la dite maison tenir en état, je donne et laisse cent livres de rente, à toujours mis, perdurablement assises sur un denier de ma « Rente de Loire » <sup>(4)</sup> et seront reçus par le procureur de la dite maison, en ceste manière que si le denier vallait plus de cent livres par an, le surplus reviendrait au Seigneur d'Ancenis, et, si il arrivait que le denier ne vallut les cent livres, je veuil et oblige mes hoirs à les parfaire...*

*Je donne et octroye de laisser à l'usage de la dite maison pour chauffer les pauvres les bois des Grands et Petits Roncerays en la paroisse de Varades, sans que mes hoirs y mettent empeschement.*

*Je veuil que, quand le procureur de la dite maison fera ses comptes, lui soyt enjoint par le Seigneur d'Ancenis trois bourgeois au moins des plus prudes de la ville.*

*Je veuil que le bled qui sera moulu en mes moulins, pour les dits pauvres, ne paye point de moulture.*

*Je veuil et défend que ceste maison ne puisse devenir un bénéfice perpétuel. Je veuil que le procureur de la dite maison soyt eslu par le seigneur du dit lieu et par quatre des plus prudes hommes de la ville... cestuy eslu fera serment de bien garder les biens et choses de la dite maison, de les convertir le plus profitablement que il pourra à l'usage des pauvres.*

*Je veuil enfin que, dans la chapelle qui sera faicte dans la dite maison, trois messes par semaine soient chantées en commémoration pour moy et mes hoirs, à raison de soixante sols par an à prendre par le procureur sur les biens de la dite maison ».*

Le testament du baron Geoffroy fut scellé du sceau du « Révérend Père Henri de Calestric, par la grâce de Dieu, en iceluy temps évêque de Nantes » ainsi que du sceau du testateur et de son fils Geoffroy. Le lieu choisi dans l'enceinte de la ville pour la création de cet Hôpital était un terrain situé à l'emplacement actuel du lycée Saint-Thomas-d'Aquin. On peut penser que la construction fut entreprise dans les années qui suivirent la mort du Baron sans en connaître toutefois la date précise.

On ne possède malheureusement aucun élément historique sur la vie de cette Maison-Dieu durant les deux cents ans qui suivirent sa création.

A partir du XVI<sup>ème</sup> siècle seulement, des documents d'archives permettent d'en renouer le fil, notamment un registre contenant un certain nombre d'actes établis entre 1506 et 1581, recopiés en 1623 par François Oger, notaire royal. Ce dernier s'en explique à la fin de son travail :

« Par coppye, collationnée et transcrite sur les originaux, escripts sur parchemin, par nous, notaires royaux, résidant à Ancenis, prins aux Archives du Chasteau du dit Ancenis, en présence de Nobles Hommes Alain Lefeuvre, seneschal, prévost et juge ordinaire des Ville et Baronnie du dit Ancenis, René Michel, procureur fiscal du dit Ancenis, Maistre Mathurin Cornichon, greffier d'icelle.

Et, ce fait, et iceulx remis aux dites Archives d'Ancenis, ce vingt deuxième jour de juin Mil six cents vingt et trois. Signé : Oger, notaire royal ».

Ces actes concernent des constitutions de rentes, des réclamations pour retard de paiement, des condamnations pour défaut de paiement des dites rentes, ou encore un bail à rente du clos de vigne de l'Aumônerie, d'une teneur de quatre boisselées environ...

## LA MAISON DE L'HÔPITAL

La Maison de l'Hôpital fut construite en 1546 en même temps que la chapelle ainsi qu'il résulte de la requête adressée à Suzanne de Bourbon et extraite des titres de la Baronnie. En 1624 douze chambres y furent ajoutées. Dans les Hôtels-Dieu de cette époque, le mobilier était souvent réduit à des charlits<sup>(5)</sup> garnis d'une paillasse de grosse toile, auxquels on accédait par un escabeau. Couvertures et couettes de plumes protégeaient les malades du froid. Pour chauffer les salles on y promenait un chariot muni de deux grandes chaufferettes. Les « *spassants d'une nuict* » devaient sans doute se contenter de la paille nue.

L'Hôpital était plus ou moins tenu par des bénévoles et il n'y avait rien de régulier ni de définitif. Cependant, à partir de 1640, un chirurgien était gagé régulièrement mais astreint à visiter assidûment les hospitalisés. Il était tenu en outre de ne pas quitter la ville plus de deux ou trois jours, de traiter tous les malades pauvres, même ceux du dehors. La pratique fut certainement beaucoup moins rigoureuse, la situation de ce chirurgien était sans doute une situation d'attente comme en témoigne la rotation rapide du personnel.

## LA CHAPELLE DE L'AUMÔNERIE

On ne possède aucun renseignement sur ce que fut la chapelle primitive. Celle qui fut probablement la seconde et dont de vieux Anceniens se souviennent était située à l'angle de la rue Georges-Clemenceau et de la rue du Collège, elle débordait un peu sur le trottoir, ce qui fut peut-être le prétexte de sa démolition en 1912. Son mur extérieur portait la date de sa fondation : 1546.

Cette chapelle dont l'autel renfermait les reliques de Saint Marcellin, avait été consacrée le 31 mai 1551 par M<sup>gr</sup> Gilles de Gandz, évêque suffragant du diocèse de Nantes. Le fonds d'archives d'Ancenis conserve le procès-verbal de la cérémonie : on y apprend que la dite chapelle était fondée « *en bonne mémoire* » d'illustre homme Claude de Rieux, seigneur temporel du dit lieu et baron d'Ancenis (1497-1532) par sa femme, la très généreuse dame Suzanne de Bourbon (décédée en 1570).

## ADMINISTRATION CIVILE

C'est au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle que suite à plusieurs édits royaux, dont on retiendra surtout celui de 1543, l'administration des hôpitaux passa du clergé à la bourgeoisie. Cette sécularisation fut à l'origine de longues querelles qui nécessitèrent des arbitrages ou des mesures autoritaires.

Le XVII<sup>ème</sup> siècle voit la transformation de l'Hôtel-Dieu d'Ancenis en Hôpital Général à la suite de l'Edit du Roi Louis XIV (juin 1662) applicable à toutes les villes et bourgs importants du royaume. En 1680 se fit la mise en place de la nouvelle administration, vite confrontée à des problèmes d'organisation et de gestion en raison de l'augmentation du nombre des subsistants. C'est à cette période qu'eut lieu la fondation de la communauté des « *Demoiselles* ». Ces femmes charitables de la ville qui s'associaient pour vivre en communauté et soigner gratuitement les pauvres, apportaient aussi une dot et des biens personnels. Installées d'abord à « *l'Hostellerie des Trois Rois* » sise à l'angle de la rue des Vinaigriers et de la rue des Prêtres,<sup>(6)</sup> elles achetèrent le terrain où se trouve l'actuel Lycée Saint-Joseph et y bâtirent leur maison en 1687.<sup>(7)</sup> Cette maison existe encore, elle est intégrée dans le corps du bâtiment principal de l'établissement.

Leur congrégation fut confirmée par lettres patentes du roi Louis XIV. Malgré un équilibre budgétaire souvent précaire, les Demoiselles assurèrent la marche d'un hôpital qui hébergeait une soixantaine de personnes, pendant toute la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Le règlement de l'établissement conservé aux archives départementales conjugue à la fois piété et rigueur. Le vieil hospice, en haut de la rue du Pontreau, fut partiellement transformé, l'Hôpital connut une certaine prospérité pendant la première moitié du XVIII<sup>ème</sup>, mais par la suite, suivant les termes d'Emilien Maillard :

« *La générosité publique, au début si empressée, s'était peu à peu refroidie, de sorte que la détresse menaçait souvent la maison* ».

Les Sœurs ne voulaient abandonner les pauvres et quitter leur vie régulière qu'à la dernière extrémité. Elles prièrent le baron d'Ancenis de solliciter en leur faveur quelques bénéfices ecclésiastiques, leurs instances demeurèrent vaines. Cette situation critique devait entraîner la dissolution de la Communauté en 1774, après assignation de l'Hôpital d'Ancenis par le Présidial de Nantes « *de recevoir l'abandon de la maison, d'en payer le passif et de rembourser à chaque sœur la dot qui lui revient* ». Dégagées par l'évêque des obligations qu'elles avaient contractées, la plupart des sœurs se dispersèrent et leur Maison devint la propriété des pauvres.

Peu après, en 1780, le duc de Charost achetait la maison qu'elles avaient habitée pour y installer convenablement le Collège qui depuis 1543 occupait un local devenu exigü, dans la rue des Prêtres.

## DERNIÈRES ANNÉES AVANT LA RÉVOLUTION

Sur les dix « *Demoiselles hospitalières* », seules, en effet, trois demeurèrent, prises matériellement en charge par l'Hôpital. Les nouveaux administrateurs s'employèrent à éteindre le passif, s'élevant à 5 000 livres et à rétablir l'équilibre des comptes.

En 1789 les rentes viagères à servir s'élevaient à 1 580 livres. A la même date, le chapitre des recettes fixes et dépenses s'établissait ainsi :

Recettes		Dépenses	
Aumônes	124 livres	1 aumônier, 3 demoiselles, 3 domestiques, 1 infirmier	3 650 livres
Boucherie de Carême	580 livres	Pensionnaires	2 456 livres
Rentes constituées	3 073 livres	14 vieillards et enfants	4 209 livres
Domaines affermés	975 livres	80 malades et passants	3 021 livres
Rentes foncières	87 livres	Troupes de terre et Marine	7 451 livres
		Total	<b>20 787 livres</b>

En total, les recettes s'évaluaient à 16 000 livres, certains dons faisant probablement la différence. Le prix de journée était estimé à 12 sous 3 deniers.

## L'HÔPITAL D'ANCENIS PENDANT LA RÉVOLUTION

Cette sage remise en ordre (à cette époque, l'Hôpital avait encore de 3 à 4 000 livres de rente... ) devait se trouver rapidement compromise par les événements de la Révolution. Située près du théâtre de la Guerre de Vendée, la ville épuisa vite ses ressources, devant faire face aux exigences des Commissaires aux armées pour les soins à donner aux soldats malades ou blessés. L'Hôpital fut déclaré en 1790 propriété de la commune (le conseil municipal se chargeant de son entretien et de son administration), il devait même changer de nom le 9 mars 1794 et s'appeler « *Hôpital des Sans-Culottes* ». Vers cette époque, l'effectif était d'environ 40 pauvres auxquels s'ajoutaient les soldats malades de la garnison d'Ancenis.

Ce sont alors des appels au secours au Directoire du Département qui accorde le 28 novembre 1792 une avance de 1 800 livres sur les fonds touchés par le département pour répondre aux appels les plus urgents, appel renouvelé le 18 du mois suivant...

La maison devint tellement pauvre que le 6 mars 1793, le Conseil du Département, informé qu'il était dû à cet établissement, pour séjour de soldats malades depuis 1790, pour casernement et fournitures de lits, une somme de plus de 4 000 livres, et pour fourniture de bouche, bois, médicaments, plus de 500 livres dont le trésorier avait fait l'avance, lui accorda un secours de 4 000 livres.

Durant les mois de mai et juin 1793, devant l'afflux des malades et blessés militaires, cinq chirurgiens militaires sont envoyés de Paris pour organiser sur place le service de santé, les locaux de l'Hôpital étant devenus insuffisants, ils obtiennent de la municipalité l'établissement d'un Hôpital militaire de deux cents lits dans le collège tout proche.

Les temps étaient difficiles : le 16 avril 1797, l'Hospice civil d'Ancenis ayant fait savoir qu'il a perdu en droits et en redevances supprimés, 7 473,70 F et que cette perte absorbe tout son avoir, l'administration centrale supplie le ministre de l'Intérieur de payer à l'Hospice cette rente sur le Trésor comme redevances établies sur actes et droits supprimés.

Les administrateurs de l'Hospice trouvèrent dans M<sup>lle</sup> Auvynet pendant la crise révolutionnaire, l'appui le plus précieux ; l'honorable fille installée dans la maison comme pensionnaire d'abord puis comme supérieure ou directrice, consacra sa fortune et ses soins à la direction de l'établissement, charge qu'elle accepta de conserver jusqu'en 1808.

## INSTALLATION DES RELIGIEUSES DE CHAVAGNES

C'est au début de l'année 1808 que le sous-préfet, le maire, le conseil municipal et les administrateurs de l'Hospice, encouragés par M. Urien, curé d'Ancenis, demandèrent des religieuses à la Congrégation des sœurs de Chavagnes-en-Paillers, récemment fondée en Vendée par le Père Baudouin (2 juillet 1802). Leur demande fut accueillie et la Supérieure Générale vint elle-même installer le 9 mai 1808 ses trois religieuses à l'Hospice d'Ancenis. Ce n'est qu'en 1818 qu'elles reçurent l'autorisation légale. La première supérieure fut Julie Bréchar, dite « *Mère Marie des Anges* » (originaire de Fontenay-le-Comte et nièce de la Révérende Mère Fondatrice). En prenant en charge l'Hôpital, les religieuses étaient en face d'une situation matérielle peu brillante. Leurs maigres ressources ne pouvaient même pas suffire aux besoins matériels de la Maison. Elles s'employèrent à redresser la situation avec l'aide de l'administration municipale dont elles avaient attiré l'attention par leur dévouement, leur savoir-faire et leur désintéressement et qui leur délégua la gestion de l'établissement.

La tradition rapporte que la Mère Marie des Anges était considérée par tous comme une sainte :

*« lorsqu'elle entrait dans les salles voir les malades, elle baisait la terre par respect pour les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A l'approche de la mort (24 mars 1815) elle demanda à être portée dans la salle des femmes. Après son décès, son corps fut porté en triomphe par toutes les rues de la ville ».*

## L'HÔPITAL D'ANCENIS AU COURS DU XIX<sup>ème</sup> SIÈCLE

Grâce à une bonne gestion (la balance des comptes se montait environ à 10 000 F au milieu du siècle), l'Hôpital connaissait une certaine prospérité, ses ressources annuelles se composant de loyers et de fermages, de rentes sur l'État et sur des particuliers, d'intérêts de fonds placés au Trésor, d'une subvention communale, de dons, quêtes et aumônes, du produit des pensions, des journées de militaires et marins, du travail de la maison, du produit de malades payants, des dépenses d'aliénés et de malades détenus, enfin du revenu en nature d'un pré.

En 1834, l'effectif des religieuses fut porté à six avec l'arrivée d'une sœur préposée à la lingerie, trois sœurs s'occupaient déjà de la surveillance des salles, de la distribution des remèdes et des vivres et de la pharmacie, une sœur était cuisinière, une autre faisait la classe à soixante enfants pauvres et la Supérieure avait charge exclusivement de la direction de la Maison.

Dès le début, en effet, une religieuse faisait la classe aux enfants pauvres de la paroisse dans un local de l'Hôpital, ceci jusqu'à l'installation en 1851 du Pensionnat du Château tenu par les religieuses de Chavagnes, et par la suite en 1860 la création par la commune d'Ancenis de bâtiments d'école primaire.

Le service médical était assuré à tour de rôle par les médecins de la ville. Les guerres napoléoniennes amenèrent à nouveau après celles de la Révolution un flux permanent de militaires malades ou blessés, une partie des salles de l'Hôpital leur était réservée.

Ancenis étant devenue ville de garnison au XIX<sup>ème</sup> siècle, conserva de ce fait la charge d'accueillir des militaires dans son Hôpital.

## GRAVES ÉPIDÉMIES

Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle et au début du XX<sup>ème</sup> sévirent de graves épidémies : le choléra fit son apparition en 1834, 1848 et 1893. Plusieurs religieuses reçurent la médaille d'honneur en reconnaissance de leur dévouement (l'une d'elles y avait laissé sa vie en 1893). Elles eurent à faire face à d'autres épidémies :

- la variole noire en 1870 où elles se dévouèrent avec un jeune médecin de la ville, le docteur Bindé,
- et surtout la fièvre typhoïde en 1886, 1899, 1901, (plusieurs religieuses furent atteintes), puis au cours des années 1902 et 1910.

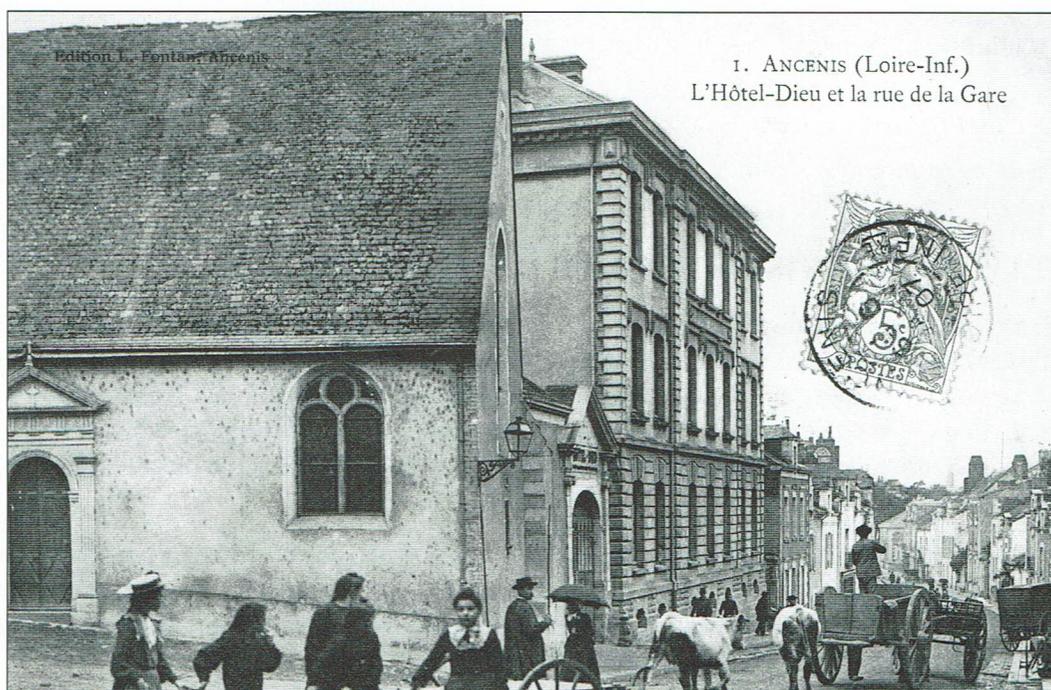
Pour faire face à cette activité importante, au milieu du siècle, l'effectif des Sœurs Hospitalières et de celles affectées aux différents services fut porté à dix. Elles seront douze en 1906 .

## TRANSFORMATION DES VIEUX LOCAUX - LE PAVILLON MILITAIRE

Le vieil Hospice déjà partiellement reconstruit au siècle précédent est l'objet de quelques transformations vers 1840 : démolition des vieilles mesures qui ferment la cour au nord et à l'ouest. Des bâtiments de service sans prétention architecturale sont reconstruits côté ouest le long du collège. La cour est ainsi ouverte désormais sur les jardins .

Pour agrandir l'Hôpital devenu trop exigü, la décision fut prise en 1884 de construire un pavillon militaire sur son terrain, en bordure de la rue de la Gare ; ce bâtiment construit sur les plans de l'architecte Chenantais, ouvrit ses portes en 1885. D'une échelle importante, il faisait contraste avec les autres bâtiments en raison de son architecture moderne pour l'époque. Il est occupé actuellement par le lycée Saint-Thomas-d'Aquin.

Cette nouvelle structure augmenta considérablement la tâche du personnel infirmier, Ancenis étant devenu ville de garnison avec la présence du 64<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie.



## DISPARITION DU VIEIL HÔPITAL

L'Hospice civil était devenu vétuste comme en témoigne à la fin du siècle un rapport du docteur Michel, médecin à Ancenis et conseiller municipal : il dénonce le nombre de lits insuffisant, la promiscuité, l'absence de salle d'opération.

*« Les tables où les non alités et les infirmes prennent leur repas, servent de salles d'opération. Pour être plus au large, on écarte les lits les plus proches. Dans la journée s'il fait beau, on envoie les malades*

*qui le peuvent au jardin pendant l'opération. La nuit les plus valides tiennent des lampes pour éclairer l'opérateur; les malades alités ont la ressource de se cacher sous les draps (...) Faute d'un couloir suffisant pour faire passer les cercueils et conduisant à la salle des morts, les cercueils sont sortis des salles du rez-de-chaussée par la fenêtre ».*

Un projet dû aux architectes Pitre Langary et Emile Libaudière est adopté par le conseil municipal en 1900 : sur l'emplacement des salles de malades et de la chapelle, une construction prolongerait le pavillon militaire le long de la rue de la Gare jusqu'à l'entrée de la rue du Collège et se développerait en retour le long de cette dernière, terminée à l'ouest par la chapelle ouvrant sur la rue, le tout devant constituer un ensemble homogène. Ce projet qui se voulait à la fois logique et bien adapté aux besoins ne devait pas être réalisé ; l'annonce la même année du legs de Francis Robert devait en effet tout remettre en question.

## L'HÔPITAL ROBERT

Francis Robert, ancenien de naissance, avait légué en bonne et due forme à l'Hôpital d'Ancenis, pour les pauvres et les malades, la somme de deux millions deux cent soixante mille francs-or. Pareil don permit la construction d'un plus vaste hôpital sur un autre emplacement mieux situé et plus aéré.

Il aura fallu dix ans pour réaliser ce projet, confié à l'architecte Leray. C'est à l'extérieur de l'agglomération qu'est implanté l'Hôpital Francis Robert, sur un coteau dominant la ville au nord. Il s'étend sur six hectares entre la route nationale et la ferme de la Varie.

Inspiré des conceptions de son époque en matière de constructions hospitalières, il est composé de quatre pavillons principaux isolés les uns des autres, parallèles à la route nationale, érigés au milieu d'un parc. Ces bâtiments à deux niveaux sont recouverts de tuiles, leurs façades blanches sont striées de cordons de brique, ce qui donne un agréable ensemble coloré.

Le pavillon central, au milieu de la rangée et de caractère plus classique, est destiné aux services administratifs, à la lingerie, à la pharmacie, à la cuisine, au logement des religieuses et du personnel. Un pavillon est affecté aux militaires, comportant des services administratifs, un service de soins, ainsi que 55 lits, avec chambres pour officiers et sous-officiers.

Deux autres pavillons d'hospitalisation, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, comprennent en tout 86 lits. Ces deux pavillons sont reliés entre eux par une galerie vitrée donnant accès en son milieu à une salle d'opération et des salles de pansements.



L'entrée des urgences (Coll. Hôpital Robert Ancenis)

Par derrière ces quatre pavillons et en retrait : trois pavillons de cinq chambres chacun, réservés aux contagieux. Ce sont les pavillons Sainte-Anne, Saint-Roch et Saint-Martin. Le tout est complété par une buanderie, une morgue, de vastes jardins et une ferme attenante de huit hectares.

La chapelle construite au début de 1911 fut placée sous le vocable du Sacré-Cœur. Ses vitraux, œuvre de Lorrain de Chartres, datent de 1898. Ils proviennent, ainsi que l'autel et les stalles, de la chapelle des Prémontrés de Nantes. On y remarque deux statues, œuvres du sculpteur Barême, transférées de l'ancienne chapelle qui ont été placées près du chœur.

# L'INAUGURATION DU NOUVEL HÔPITAL

  
**VILLE D'ANCENIS**  
Dimanche 9 Octobre 1910

## FÊTE D'INAUGURATION

**DU NOUVEL HOPITAL MIXTE**

Sous la Présidence effective de **MM. Albert SARRAUT**, Sous-Secrétaire d'Etat à la Guerre, et **MIRMAN**, Directeur de l'Assistance publique au Ministère de l'Intérieur,

Et sous la Présidence d'honneur de **MM. SIBILLE, GUISTHAU, ROCH**, Députés de Nantes ; **DELAROCHE VERNET**, Député de Saint Nazaire ; **RAULT**, Préfet de la Loire Inférieure ; **GIACOMETTI**, Sous Préfet d'Ancenis ; **DRUGÉ**, Président du Tribunal Civil d'Ancenis ; **LEVESSEL**, Colonel du 64<sup>e</sup>.

**PROGRAMME**

A 8 heures 1/2, Hôtel de Ville  
Réunion des Sociétés et des Invités devant prendre part au Cortège

A 9 heures, à la Gare  
Réception des Autorités Civiles et Militaires

**DÉFILE POUR L'INAUGURATION**  
A 11 heures 1/2, Salle des Halles

**GRAND BANQUET DÉMOCRATIQUE**  
A l'Issue du Banquet, Salle des Halles

**Représentation Théâtrale Gratuite** donnée par l'APOLLO, de Nantes  
(Le programme détaillé sera distribué au moment de la Représentation)

De 7 h 1/2 à 8 h 1/2, place Robert  
**CONCERT PAR LA MUSIQUE DU 64<sup>e</sup>**  
A 8 heures 1/2

**Illuminations de l'Avenue Francis-Robert et de la route de Paris**  
**EMBRASEMENT DE L'HOPITAL ROBERT**  
A 10 heures

**BAL PUBLIC ET GRATUIT**

Les cartes du Banquet (prix : 3 fr.) sont à la disposition du public (hommes et dames) chez le Concierge de la Mairie et dans les bureaux de tabacs jusqu'à ce soir jeudi 6 courant.

LA COMMISSION.

Imp. ALLARD.

L'inauguration eut lieu le dimanche 9 octobre 1910 en présence du sous-secrétaire d'Etat à la guerre Albert Sarraeu, et des autorités locales civiles et militaires.

Toute la population d'Ancenis fut conviée au défilé pour l'inauguration et invitée à participer aux diverses festivités : concert, représentation théâtrale, illuminations et embrasement de l'hôpital et bal public.

Au cours des semaines suivantes débuta le déménagement de l'ancien hôpital. Il fut perturbé à la fin de novembre par l'inondation mémorable du siècle qui recouvrit tout la partie basse de la ville.



## LE NOUVEL HÔPITAL À TRAVERS LE XX<sup>ème</sup> SIÈCLE

C'est dans les premiers jours de mars 1911 qu'eut lieu le transfert de l'ancien Hôpital dont les locaux devaient par la suite accueillir pendant de nombreuses années le « Collège Joubert ».

L'ancienne Chapelle fut démolie en 1912.

Après sa création, la gestion de l'Hôpital incombait à la commission administrative présidée par le maire d'Ancenis. Jusqu'en 1935 c'était la Mère Supérieure des Religieuses qui faisait fonction de directrice-économique, aidée dans son travail par un directeur civil. La comptabilité et le service de trésorerie étaient confiés au receveur municipal. Le service médical était assuré comme par le passé par les médecins de la ville, à tour de rôle ou sur la demande des malades. Le personnel de l'Hôpital comprenait au début :

-18 religieuses - 8 employés civils - 4 jardiniers



Pavillon Militaire (Coll. J. Couraud)

### La Guerre 14-18

A la liesse de l'installation devaient vite succéder les angoisses, les souffrances et les tristesses de quatre années de guerre, marquées d'abord en ville par le départ du 64<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, la mobilisation des praticiens d'Ancenis et leur remplacement provisoire par des médecins et chirurgiens de diverses régions qui se succèdent au service de l'Hôpital au gré de leurs affectations .

Août 1914, on voit arriver à Ancenis les premiers blessés ; le pavillon militaire étant devenu trop exigu face à leur afflux, on décide de construire deux baraquements en bois pour les accueillir. Des infirmiers du Service de Santé sont affectés en renfort. Un hôpital temporaire sera par la suite installé dans les locaux du collège, ce qui allégera la charge de l'Hôpital Robert. Il fallut en effet faire face à plusieurs épidémies qui éclatèrent parmi les hospitalisés (scarlatine, typhoïde, grippe espagnole). Aussi les pavillons Saint-Martin et Saint-Roch furent-ils affectés aux malades contagieux et le pavillon Sainte-Anne aux tuberculeux.

En mai 1917, les baraquements accueillirent des soldats malgaches des troupes coloniales.

En mars 1918, sur un convoi de 200 malades évacués de l'Hôpital de Meaux, 98 sont dirigés sur Ancenis... les baraquements sont remis en service.

Fin juillet, ce sont 30 soldats blessés et malades qui arrivent, les convois se succèdent sans relâche et l'Hôpital est à peu près toujours au complet.

Le 11 novembre à la signature de l'Armistice, toutes les cloches de la ville sonnent, un Te Deum est chanté à la chapelle, un gala fort apprécié des soldats termine la fête ; ils sont encore plus d'une centaine hospitalisés...

## LA PÉRIODE D'ENTRE LES DEUX GUERRES

L'année 1919 voit partir les derniers médecins militaires affectés à l'Hôpital et le retour des praticiens de la ville qui reprennent leurs fonctions et assurent les soins aux militaires encore hospitalisés. Ceux-ci auront presque tous quitté Ancenis à Noël 1919. Dès février, d'ailleurs, les baraquements avaient été fermés. Pourtant, en avril 1921, 63 jeunes soldats furent atteints de la grippe, trois d'entre eux succombèrent au cours de cette épidémie.

Pendant toutes ces années de guerre, le personnel infirmier et les religieuses s'étaient dépensés sans compter. Dans les années qui suivirent la Guerre, plusieurs religieuses reçurent des décorations.

La France se remet lentement du choc terrible de la Guerre. Les docteurs Michel, Chauveau et Bousseau ont repris leurs fonctions hospitalières. Pour les interventions chirurgicales, ils font appel à des chirurgiens de Nantes ou d'Angers (les docteurs Thobie, Favreul, Martin).

Le 14 mai 1922, fête de Jeanne d'Arc, très solennelle, les malades sont gratifiés d'un menu « *soigné* ».

En février 1923, l'Hôpital reçoit la visite du préfet accompagné du maire, du directeur de la Santé, du sous-préfet et de la commission administrative.

Chaque année traditionnellement, le 14 juillet, a lieu la visite officielle des autorités civiles et militaires de la ville, c'est l'occasion de distribution de tabac et de « *douceurs* ».

Le 24 juin 1925, le nouveau maire M. Pohier vient visiter l'Hôpital.



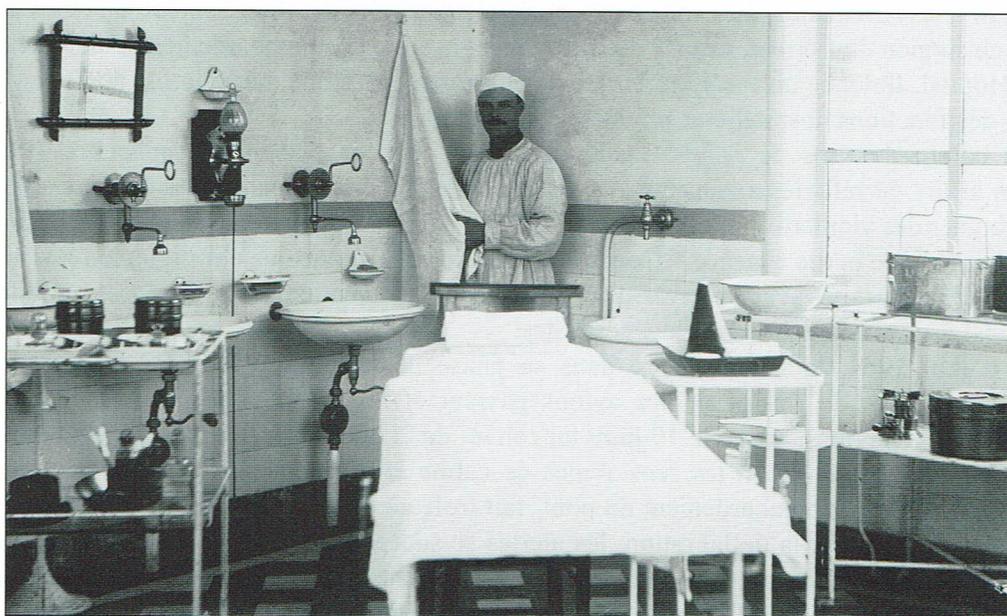
Salle d'opérations et pavillon des hommes (Coll. J. Couraud)

Le 2 décembre 1927 a lieu la mise en service de l'éclairage électrique dans les pavillons, remplaçant l'éclairage au gaz de ville. En 1928, par suite de la dissolution du 64<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, le pavillon militaire, propriété des Domaines, est vendu à l'Hôpital sous l'appellation du « *Grand Pavillon* » qui deviendra en 1930 le « *service Hospice* », destiné à accueillir des vieillards et des infirmes. Durant les deux années suivantes sont réalisés des travaux de modernisation : ils concernent notamment l'équipement de la buanderie ainsi que le chauffage de la véranda vitrée reliant les deux pavillons de malades et par où circulent les brancards des opérés.

C'est en 1933 qu'est installé le premier aumônier résidant à l'Hôpital ; deux pièces sont aménagées à son intention au grand pavillon. Le 14 juillet 1934, le docteur Bousseau, maire d'Ancenis, remet à la supérieure des religieuses, mère Marie-Gabrielle la médaille de l'Assistance Publique.

En 1935, commence la mise en chantier d'un pavillon annexé à la salle d'opération, destiné à devenir le service de radiologie. Le 16 avril 1936 a lieu la première démonstration de radioscopie et de radiographie devant les membres de la commission administrative. Une religieuse, sœur Marie-Amélie, en portera la responsabilité durant vingt-cinq ans (avant qu'un médecin radiologue ne prenne le relais... en 1961). Deux

événements vont marquer l'année 1938 : d'une part, l'installation d'un économe, M. Quillet (tâche occupée précédemment par les Mères Supérieures ; il résidera sur place), d'autre part la disparition de la ferme de l'Hôpital, longtemps tenue par la famille Couraud.



Intérieur de la salle d'opérations (Coll. J. Couraud)

## LA GUERRE 39-45

Après les années euphoriques qui ont suivi la Victoire, le pays s'enfonce dans une période de crise économique et politique, et voilà qu'à nouveau s'agite le spectre de la Guerre. Face aux prétentions hégémoniques du régime hitlérien totalitaire, la France et l'Angleterre opposent leur refus. C'est la mobilisation générale ; la guerre est déclarée le 3 septembre après l'attaque de la Pologne, leur alliée. Les Français s'y sont résignés, mais ce n'est pas l'enthousiasme du départ au front de ceux de 1914.

Déjà au cours de l'hiver 1939, l'arrivée à Ancenis des réfugiés espagnols, civils et miliciens de l'armée républicaine en déroute, avait apporté à l'Hôpital un peu du cortège de maladies et de misères qu'apporte la guerre, plusieurs malades y décéderont au cours de l'année.

Dès le 4 septembre, affluent des malades évacués de l'Hospice d'Ivry et de deux hôpitaux d'Issy-les-Moulineaux. En octobre commence la construction de deux baraquements prévus pour les réfugiés, venant pour la plupart de la région des Ardennes. Un hôpital complémentaire est installé au Collège Saint-Joseph. Malgré la mobilisation, le calme règne sur tous les fronts, c'est « *la Drôle de Guerre* » : les deux armées campent sur leurs positions. L'Hôpital s'organise, sous un hiver glacial. Le 6 mars 1940, le maire intérimaire, M. Angebaud, décore deux religieuses, au service de l'Hôpital depuis plus de 40 ans.<sup>(8)</sup>

Le 10 mai a lieu l'attaque allemande contre la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. A partir du 15 mai et jusqu'au mois de juin se présente à toute heure du jour, un flot de réfugiés, venant de Belgique et du Nord de la France, ils sont exténués, souvent dans un grand dénuement et sont heureux de trouver un gîte. Après la percée du front à Sedan, les colonnes blindées déferlent. Les Allemands arrivent à Ancenis le 19 juin, l'armée française fait sauter le pont, on perçoit des échanges de tirs entre les deux rives de la Loire. Deux blessés civils sont amenés à l'Hôpital ; le 20 juin les Allemands conduisent deux militaires français, blessés la veille à l'île Verte et le soir du même jour, le pilote d'un avion français abattu par la D.C.A. à Liré et gravement brûlé ; il ne survivra pas à ses blessures.

Le 3 juillet tous les militaires, officiers et hommes de troupe, qui se trouvent à l'Hôpital Complémentaire sont considérés comme prisonniers et dirigés sur l'Hôpital Broussais. Deux jours plus tard, les sept militaires qui avaient été amenés de l'hôpital complémentaire à l'Hôpital Robert sont transférés à leur tour à l'Hôpital Arsène Leloup à Nantes. Les dames infirmières de la Croix-Rouge qui les accompagnaient, considérées comme prisonnières, seront libérées le 15 juillet. A la fin du même mois, les vieillards de l'Hospice qui avaient été un moment dispersés réintègrent le Grand Pavillon.

Les Allemands en occupent deux salles jusqu'aux derniers jours d'août. A ce moment a lieu le départ des deux dernières familles de réfugiés, mais ce n'est qu'en juillet 1941 qu'aura lieu le départ des « évacuées d'Ivry », elles retournent dans leur hôpital, elles étaient à Ancenis depuis deux années... En novembre 1941, les Allemands, de retour à l'Hôpital, accaparent le pavillon Saint-Roch et les baraquements.

Un chirurgien de Lorient, évacué de cette ville à la suite des bombardements, le docteur Gaudin, est installé à l'Hôpital. Il donne un essor au service de chirurgie. Un jeune médecin, le docteur Maisonneuve a pris la suite des fonctions hospitalières du docteur Chauveau.

Les bombardements de Saint-Nazaire et surtout ceux de Nantes en septembre 1943 amènent à nouveau un afflux de réfugiés à Ancenis et dans la campagne environnante. Des blessés arrivent, il faut à nouveau éloigner des vieillards pour faire de la place... L'Hôpital reprend une activité importante, la ville de Nantes étant en grande partie évacuée. Concurrément avec le service de chirurgie, on assiste à la mise en service de lits de maternité avec l'arrivée d'un obstétricien nantais, le docteur Jarousse, qui s'est replié sur le secteur ainsi que plusieurs médecins généralistes.

Le 6 juin 1944, la Guerre entre dans sa phase décisive avec le débarquement des Alliés en Normandie. Au-dessus de l'Hôpital, des avions passent et repassent presque chaque jour. De Nantes, soumise à des raids aériens, arrive le 10 juin un convoi de 22 vieillards évacués de Saint-Jacques, ils sont logés dans les baraquements, on les sent avides de calme et de repos. Le front de guerre se rapproche d'Ancenis : le 6 juillet le bombardement du pont fait trois victimes à « l'Eperon ». De nombreuses vitres à l'Hôpital sont brisées par la déflagration, les alertes se succèdent : dans la journée du 12 juillet ce sont quatre bombardements en piqué sur la voie ferrée très proche, on descend les malades dans les caves... nouveau bombardement le 19 juillet, il n'y a pas de victimes, mais entre temps, les Allemands manifestent leur intention de venir s'installer à l'Hôpital... Les docteurs Gaudin et Chauveau protestent énergiquement. Le 29 juillet, le quartier Saint-Pierre est à son tour bombardé : dégâts matériels, pas de victimes, ce serait un avion allemand. (?)

Le 5 août, dans la liesse générale, c'est l'arrivée des Américains : les 6 - 7 et 8 août, se déroulent les combats pour la libération d'Ancenis entre Allemands et F.F.I. On dénombre douze morts et un bon nombre de blessés français. Ils sont amenés à l'Hôpital. On assiste à des scènes déchirantes à l'arrivée des familles. Il faudra attendre le début septembre pour que la vie soit normalisée à l'Hôpital. De l'avis unanime, durant ces heures tragiques, le personnel soignant ne manqua à aucun moment de remplir courageusement sa mission face à tous les drames engendrés par la Guerre.

## LA PÉRIODE D'APRÈS-GUERRE

(1945 - 1980)

Après les affres du conflit, c'est la période de la reconstruction du pays, c'est l'essor économique de ce qu'on a convenu d'appeler les « Trente Glorieuses ». Les lois sociales permettent à l'ensemble de la population d'avoir accès aux soins médicaux et de bénéficier ainsi des progrès très rapides de la médecine et de la chirurgie.

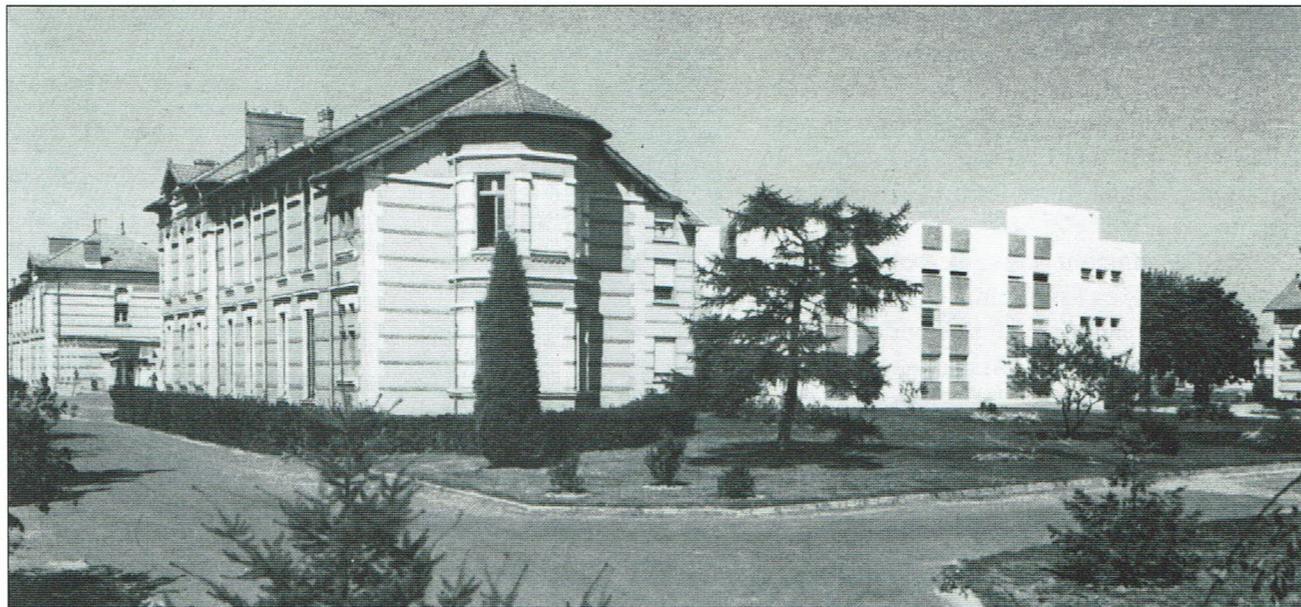
D'importantes réalisations voient le jour sous l'impulsion des conseils d'administration et des directeurs successifs :

- M<sup>lle</sup> Ronceray (de 1951 à 1956) succédant à M. Quillet, M. Mathieu (de 1956 à 1961), M. Bouteille (de 1962 à 1970), M. Villeneuve (de 1970 à 1975), M. Lemontagner (de 1975 à 1985).

Ce fut entre autres l'installation d'un dispensaire antituberculeux au Pavillon Saint Martin, près de l'entrée de l'Hôpital en 1948. Une consultation y est assurée tous les quinze jours par le docteur Vivant secondé par M<sup>lle</sup> Gros, assistante sociale.

Après le départ du docteur Gaudin en 1946, auquel succédait le docteur Bianchi, ce fut la modernisation du service de chirurgie : en 1950 le pavillon des hommes est transformé en clinique de chirurgie réalisant une unité de 36 lits, fonctionnant suivant le système de la clinique ouverte. L'accroissement de l'activité du service motive en 1960 l'installation d'un deuxième chirurgien, le docteur Lemerle, spécialisé en chirurgie osseuse.

Après la rénovation du bloc opératoire en 1966, une construction est réalisée par étapes successives entre 1967 et 1975 permettant l'extension et la modernisation des locaux d'hospitalisation de chirurgie, offrant ainsi une unité d'hospitalisation de 76 lits, le pavillon des hommes étant par suite désaffecté.



**Extension du service de chirurgie (1967-1975)**

Sœur Henri et M<sup>lle</sup> Jeanne Michel ont rempli dans le service les fonctions d'infirmières pendant plus de vingt ans, assurant de jour et de nuit les anesthésies les plus urgentes, appel étant fait à des médecins-anesthésistes nantais pour les interventions importantes. En 1971, un poste de médecin-anesthésiste est dévolu à M<sup>me</sup> le docteur Rochard. Au docteur Bianchi, qui part en retraite, succède la même année un nouveau chirurgien, le docteur Brilloit.

Depuis 1950 un service de Médecine de 20 lits était établi au Pavillon Saint-Pierre (Médecine A). C'est le docteur Moutel qui y assurait les fonctions de chef de service jusqu'à son décès accidentel en mai 1970. Successivement les sœurs Gabrielle et Marie Amélie y remplirent les fonctions de surveillantes.

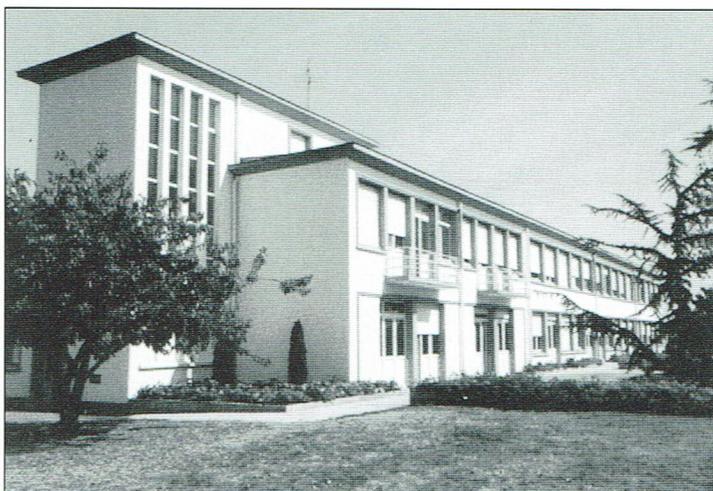
Le service de Maternité, implanté quelques années au Pavillon Saint-Roch, est transféré en 1953 au Pavillon des Femmes avant d'être installé en 1962 dans une construction préfabriquée. La Maternité connaîtra son affectation définitive en 1975 dans une construction moderne dont l'importance prend en compte les besoins locaux. Le docteur David, qui avait succédé au docteur Bousseau décédé en 1946, est nommé chef de service, assisté d'une sage-femme, M<sup>lle</sup> Barnouin, qui assure les fonctions de surveillante de 1954 à 1980.



**La Maternité (1975)**

En 1953 un nouveau pavillon destiné aux malades tuberculeux chroniques est mis en service. Construit dans le style « *Sanatorium* », le pavillon Saint-Louis peut accueillir 40 tuberculeux (hommes), le pavillon Sainte-Anne étant affecté aux femmes.

Le docteur Vivant, phtisiologue départemental, en est nommé chef de service, avec comme adjoint le docteur Boquien, successeur du docteur Maisonneuve. Sœur Louis-Marie assure les fonctions de surveillante.



Pavillon de phtisiologie (Saint-Louis)

Les progrès réalisés dans le traitement de la tuberculose durant les vingt années qui suivent, amènent une diminution sensible du nombre des malades, ce qui entraîne une refonte par étapes du service qui est transformé en service de médecine. Cette nouvelle unité (Médecine B) comprend 32 lits. A partir de 1975, le docteur Boquien y assure les fonctions de chef de service, assisté des docteurs Guillet et Paillé. Une section d'alcoologie destinée au sevrage des malades alcooliques fonctionne à cette époque dans les locaux du Service Médecine A. De plus, en l'espace de quelques années, des spécialistes de disciplines diverses sont attachés à l'Hôpital.

Dès 1954, la Pharmacie de l'Hôpital a été confiée à un pharmacien-gérant ; M. Cochard, assisté de la mère Supérieure, en assume la charge pendant 20 ans.

La guerre finie, le service Hospice avait été réorganisé au Grand Pavillon, abritant de nombreux vieillards et infirmes. De tradition, une sortie annuelle à laquelle participaient le Directeur, les religieuses, l'aumônier et de nombreux membres du personnel était organisée pour le plus grand bonheur de ses pensionnaires.

En 1980, en contiguïté avec le Service Hospice, est édifié un Service Long-Séjour, destiné aux malades âgés, impotents totalement dépendants. Il comporte une unité de 40 lits. Le docteur Guillet en devient médecin-chef. Au fil des ans, le service Hospice était devenu vétuste, insuffisant et dépourvu du minimum de confort. Successivement sœur Pierre Léon, sœur Bernadette et sœur Cécile en ont pris en charge la surveillance. Le cri d'alarme envoyé aux Pouvoirs publics permet dans le cadre de « *l'humanisation des hôpitaux* » de bénéficier d'un programme de subvention et d'aboutir enfin à la réalisation de la Maison de Retraite « *Les Corolles* ».

Décembre 1982 marque le départ de l'Hôpital des dernières sœurs de Chavagnes.

Lors de la cérémonie organisée à cette occasion, le directeur, M. Lemontagner, rappelle dans son allocution que ce départ met fin à 174 années de présence dans l'établissement au cours desquelles



Long séjour (1980)

« faisant preuve d'un dévouement total au service de toutes les détreesses, elles avaient acquis l'estime et le respect de la population ». M. Landrain, maire d'Ancenis, et le docteur David, au nom du Corps médical, leur rendent hommage et les remercient au nom de tous.



174 ans après leur arrivée les sœurs de Chavagnes quittent l'hôpital Francis Robert (Ouest-France 30/12/1982)

Nous avons essayé de retracer les grandes étapes de la vie de l'Hôpital d'Ancenis, nous arrêtant au début des années 80. Depuis cette époque, il a subi des transformations profondes : un bloc opératoire moderne et de nouveaux bâtiments ont été édifiés, tant pour l'hospitalisation médicale que pour la chirurgie, qui n'ont rien à envier aux services des deux grandes villes voisines. Un nombreux personnel y apporte ses soins dévoués et compétents. On ose espérer que cet Hôpital de proximité, aux dimensions humaines, implanté à Ancenis depuis de si nombreux siècles, trouvera grâce auprès des Pouvoirs Publics et qu'il a un bel avenir devant lui. Nous laisserons à ceux qui ont pris la relève le soin d'écrire la suite de sa longue histoire. ■

## BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

Emilien Maillard – *Histoire d'Ancenis et de ses Barons* – Nantes, 1860 (repr. La Tour Gile, 1996)

Emilien Maillard – *Ancenis pendant la Révolution* – Ancenis, 1880 (réimpr. Ancenis, 1985)

Alain Croix – *La Bretagne aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles* – La vie, la mort, la foi – t. I, Paris, 1982

Paul Jahan – « Histoire du premier hôpital d'Ancenis » - *Les Annales de Nantes et du Pays Nantais* – n° 177-178, 1975, p. 24-32.

Anne-Marie Boyer-Colin – *Chirurgiens de terre et de mer à Ancenis au XVIII<sup>ème</sup> siècle* – Thèse médecine Nantes 1981 - Bertrand Boquien - « Le temps des grands travaux, la transformation du paysage urbain au XIX<sup>ème</sup> siècle » - Association Bretonne – Congrès d'Ancenis, 1999, p....

Joël Thiévin – « 5 août 1944, libération d'Ancenis » - *ibid.*, p. ...

Archives de l'Hôpital d'Ancenis

Archives Départementales de Loire-Atlantique – E Dépôt 12 – Ancenis

Archives de la Communauté des Sœurs de Chavagnes

Bulletin Municipal d'Ancenis, 1987 : la santé à Ancenis

« 174 ans après leur arrivée, les sœurs de Chavagnes quittent l'hôpital Francis-Robert » - *Ouest-France*, 30.12.1982, p. 16

## NOTES :

\* Médecin honoraire de l'hôpital

(2) Aumônier de l'hôpital de 1951 à 1976

(3) Hoirs - héritiers

(4) La rente de Loire : il s'agit vraisemblablement de taxes sur la batellerie et sur les produits de la pêche

(5) Charlits : chalits

(6) actuelle rue Albert 1er

(7) Cette maison est intégrée dans le corps du bâtiment principal du Lycée Saint-Joseph

(8) Mère Marie du Bon Pasteur et Sœur Marie-Théodose